

Albuquerquezinho, personnage queirosien, et l'envers grotesque de l'épopée lusitanienne¹

João Carlos Vitorino Pereira
Université de Lyon II

Albuquerquezinho est un personnage en apparence insignifiant qu'Eça de Queiroz, introducteur du naturalisme au Portugal, met en scène dans *A Capital*, roman très autobiographique qui ne paraîtra en livre qu'en 1925² et qui annonce, de par sa thématique, le dernier roman queirosien, *A Cidade e as Serras*. Il s'agit d'un récit circulaire placé sous le signe de la frustration et de la désillusion puisque le héros - le jeune et ambitieux Artur Corvelo - quitte son bourg plongé dans la torpeur pour s'installer dans la capitale portugaise, où il pense connaître la fortune et la gloire en tant que poète. Mais, à Lisbonne, il essuiera un cuisant échec car personne n'appréciera sa littérature sentimentale, son romantisme mièvre et dépassé. Ruiné et désespéré, il retournera finalement en province, où il vivra avec ses vieilles tantes, Sabina et Ricardina.

C'est en arrivant chez ces dernières à Oliveira de Azeméis, après le décès de son père, qu'Artur fait la connaissance d'Albuquerquezinho, personnage grotesque. L'onomastique n'est pas neutre car elle renvoie explicitement à une grande figure de l'expansion maritime lusitanienne, à savoir Afonso de Albuquerque (1453-1515), nommé vice-roi de l'Inde portugaise en 1508. D'ailleurs, Eça établit ce rapport, peut-être sans le vouloir, lorsqu'il appelle, à deux reprises, son personnage "Albuquerque"³, sans le diminutif. Comme le fait observer Lucette Petit, "Par ce seul nom qui offre une image dégradée du vice-roi Albuquerque [...], on rejoint l'univers mesquin où évolue Artur"⁴.

¹ Cet article a été publié dans *Latitudes – Cahiers Lusophones*, n° 6, sept. 1999, p. 60-61 Il s'agit, pour l'essentiel, de la réécriture d'un passage de notre travail de recherche, «1.3. Albuquerquezinho, le revers de la médaille», in *Une Lecture de A Capital, roman de José Maria de Eça de Queiroz, écrivain portugais du XIX^e siècle*, Mém. DEA, Université Stendhal - Grenoble III, 1990, p. 27-29.

² Il sera d'abord porté à la connaissance du public sous forme de feuilletons dans le journal *A Actualidade* à partir du 12 octobre 1878. En réalité, Eça a sans cesse remanié son texte, qui au début ne devait être qu'un court récit, ainsi que nous l'explique son fils dans son «Introduction». Comme nous le montrons dans notre travail de recherche (*ibid.*, p. 16-18), la rédaction de *A Capital* s'est étalée sur de longues années, et peut-être même jusqu'à la mort de l'écrivain, ce qui n'est pas impossible vu que nous avons affaire à une œuvre posthume.

³ Voir J. M. E. de QUEIROZ, *A Capital*, 7^e éd., Porto, Lello & Irmão-Editores, 1946, p. 84, 85. Toutes les références renverront à cette édition.

⁴ L. PETIT, *Le champ du signe dans le roman queirosien*, Paris, Fondation Calouste Gulbenkian, 1987, p. 229.

Afonso de Albuquerque est défini par l'historien Oliveira Marques comme un stratège génial et, surtout, comme le véritable fondateur de l'empire portugais en Asie⁵. Ce personnage historique devient rapidement un mythe national. En effet, Camoëns l'immortalise dans *Les Lusitades* et Fernando Pessoa, dans *Message*, l'encense, exaltant sa toute-puissance dans un poème qui porte tout simplement son nom ; il entre ainsi définitivement dans le panthéon des héros de la nation portugaise. Et, plus près de nous, ce personnage devenu légendaire figure en bonne place, c'est-à-dire à côté de Camoëns, dans *Objet à trouver*, recueil de poèmes de Virgílio de Lemos⁶, où il semble nous inviter au dépassement de nous-mêmes. Enfin, il est à noter que, sous la dictature portugaise, ce conquérant apparaîtra, à côté des autres figures nationales, dans les manuels scolaires où l'on louera surtout son tempérament guerrier.

Ainsi donc, Afonso de Albuquerque est un héros associé au passé prestigieux du Portugal, ce personnage historique étant considéré comme un génie. A l'opposé, le personnage de fiction, Albuquerquezinho, a l'esprit dérangé, le diminutif le tournant d'emblée en ridicule. Mais la dérision de l'auteur se déchaîne lorsqu'on voit ce personnage se prendre de manière grotesque, dans un dédoublement de la personnalité, pour un grand amiral, comme s'il cherchait à raviver cette grande épopée maritime des Grandes Découvertes. L'intention satirique de l'auteur se fait jour : à la grandeur incarnée par Albuquerque s'oppose en effet la décadence représentée par Albuquerquezinho, personnage qui apparaît comme emblématique. A l'évidence, Albuquerquezinho fonctionne comme un contre-exemple subversif dans le récit. Voilà comment nous le décrit Sabina : "- Ai, é um santo! Não deves fazer caso... tem uma cabecinha desarranjada, não pensa senão em navios e coisas do mar." (p. 82).

Ce personnage aux "moustaches napoléoniennes", portant képi et uniforme recouvert de galons, est comparé à une énorme sentinelle, et le récit attire notre attention sur son accoutrement franchement grotesque : "Falava enternecida [...] ao lado da enorme sentinela de quépi e farda azul, de bigodes napoleónicos. Fora ela que lhe pusera na manga os galões de almirante. Era ela que cosia as velas dos seus navios." (p. 82-83). L'adjectif "napoléoniennes" est un autre clin d'œil malicieux d'Eça qui, par association d'idées, convoque une autre figure guerrière, en l'occurrence Napoléon. Naturellement, l'adjectivation emphatique prête ici à sourire et elle alimente le ton faussement épique du passage ; le registre employé relève en

⁵ Voir A. H. de O. MARQUES, *História de Portugal*, 8^e éd., vol. I, Lisbonne, Palas Editores, 1980, p. 324-325. Il est aussi présenté par M. GUIGAZ et J.-P. AMIOT comme un «Grand génie guerrier et politique» («Goa : capitale de l'empire portugais d'Orient», *Critique*, n° 495-496, août-sept. 1988, p. 628).

⁶ Voir V. de LEMOS, *Objet à trouver*, Paris, Ed. de la Différence, 1988, p. 95.

fait de la contre-épopée. Et, pour accentuer le ridicule de la scène, Artur devra, bien sûr, appeler Albuquerquezinho "Monsieur l'Amiral" (p. 83).

En outre, ce personnage a une manie alimentaire, ce qui aggrave sa pathologie : il est en effet très friand de tartines dégoulinantes de beurre, qu'il exige chaudes, faute de quoi il fait un scandale (p. 83-84). Eça nous présente aussi ce personnage dans ses délires (p. 86-87), ce qui ne laisse pas de provoquer un effet comique : "Era Albuquerquezinho, de chapéu armado, comandando, do peitoril da janela, a sua fragata de guerra!" (p. 87). Mais l'image la plus drôle, et la plus touchante d'une certaine manière, est celle où on le voit au fond du jardin en train de jouer, tel un enfant, à la bataille navale dans le bassin : "[...] o Albuquerquezinho fazia navegar no tanque do poço o seu bote cheio de soldados de chumbo [...]" (p. 88).

Le jeune Artur ambitieux finira par éprouver une certaine sympathie pour ce personnage libéré du réel desséchant qui caractérise Oliveira de Azeméis, ce bourg représentant métonymiquement la province portugaise. Son tempérament romantique le rapproche de ce personnage tragi-comique qui l'invite à pénétrer dans son univers fantasque :

E mesmo o Albuquerquezinho lhe pareceu tocante, quando, estendendo sobre a mesa o seu braço agalado de ouro, lhe declarou com amizade :
- Hei-de levá-lo amanhã a bordo. (p. 85)

Mais dans le dernier chapitre, très sombre, du roman, cette sympathie réciproque est quelque peu ébranlée. C'est qu'Albuquerquezinho est lui aussi devenu aigri, irritable et il a changé :

O próprio Albuquerquezinho parecia outro : abandonara as esquadras internacionais e, desinteressado mesmo das suas paciências, errava pela casa soturnamente, muito enervado, olhando Artur de revés e rosnando entre os dentes : «Mau pirata! mau pirata!» (p. 516)

Il a donc sombré dans l'apathie, elle aussi pathologique, sa mégalomanie s'est estompée et il ne rêve plus d'escadres internationales. En somme, son univers s'est singulièrement rétréci, il est devenu étriqué et sans intérêt, ce qui est un signe de décadence et de dégradation chez lui. Voici ce qu'écrit Lucette Petit à propos de ce personnage :

Le prestige de l'uniforme, si prisé dans les milieux mondains de l'époque, est encore tourné en dérision par Eça dans le personnage d'Albuquerquezinho, recueilli par les tantes d'Artur, et qui se prend pour un officier de marine. Sa recherche vestimentaire frisant le déguisement, les éclats verbeux de ses commandements révélant des troubles de la raison, en font peut-être la caricature d'une force armée au lustre terni [...].⁷

Selon nous, ce personnage traduirait aussi la vision pessimiste que nourrit Eça de Queiroz sur ce Portugal fin de siècle qui a perdu de son éclat sur la scène internationale. Car de par son nom même, un nom au demeurant réducteur, le personnage d'Albuquerquezinho, en induisant une évocation à l'envers du vice-roi Afonso de Albuquerque, renvoie, certes à l'armée, mais aussi à tout un passé et à tout un destin national.

En effet, les mers, les océans, que les Portugais ont été les premiers à sillonner, se trouvent métaphoriquement réduits à un espace clos, à un trivial bassin où Albuquerquezinho, de façon dérisoire, tente de faire revivre ce passé prestigieux. Et, pour accentuer la note pessimiste, ce même personnage emblématique ne tirera plus les cartes (p. 516) comme pour nous signifier que le Portugal est désormais sans avenir, sans horizon. Avec son ironie mordante, derrière laquelle on sent percer son amertume et sa peine devant le chaos national, Eça fait écho au décadentisme, sentiment que partageaient beaucoup d'intellectuels de son temps, et notamment ceux qui appartenaient à la génération portugaise de 1870. Sous couvert de décadence, il nous présente en effet un Portugal qui a perdu de son lustre et de sa grandeur. A cet égard, rappelons que certains événements historiques ont alimenté ce sentiment déprimant : il nous faut citer en effet l'indépendance du Brésil en 1822, signe avant-coureur de la fin de l'empire, ainsi que l'ultimatum que l'Angleterre, autre puissance coloniale de l'époque, avait adressé en 1890 au Portugal⁸, qui a donc renoncé à faire la jonction entre l'Angola, à l'ouest de l'Afrique, et le Mozambique à l'est. Ainsi, l'empire portugais commence à se désagréger, la souveraineté nationale est mise à mal et de nombreux Portugais ont le sentiment que leur pays, qui était une nation dominante, est devenu une nation dominée, une sorte de province de l'Europe.

⁷ *Op. cit.*, p. 81.

⁸ Ce conflit aura des répercussions importantes sur la vie politique portugaise et il favorisera la révolte militaire à Porto le 31 janvier 1891.

A la lumière de ce que nous venons de montrer, nous nous apercevons qu'Albuquerquezinho, qui pourrait passer inaperçu de prime abord, en raison de ses troubles de la raison, et de la tendance chez certains critiques littéraires à sous-estimer son rôle, est un personnage porteur de sens. On remarquera en effet que sa folie est toute relative puisqu'elle ne justifie pas un internement à Rilhafoles, ainsi que le signale Sabina comme pour attirer notre attention (p. 82). Il est d'ailleurs intéressant de relever que Barahona Fernandes diagnostique, chez ce personnage, une "psychose lucide"⁹, sans chercher à expliquer sa fonction dans l'œuvre. Pour nous, il s'agit d'une folie lucide précisément parce qu'elle a un sens car elle propose une vision sombre, mais pertinente, de ce que le Portugal fut et de ce qu'il n'est plus. Albuquerquezinho serait donc un personnage secondaire, certes, mais relativement important - son portrait n'est d'ailleurs pas négligé dans l'œuvre - et même quelque peu subversif.

Ainsi, sa schizophrénie, pour reprendre un terme qui étymologiquement renvoie à l'idée de division, de rupture avec le monde objectif, réel, ne ferait que traduire le sentiment d'un Eça désenchanté qui, un peu comme son personnage, est en rupture avec la société portugaise et avec un pays qu'il ne reconnaît pas ou, du moins, dans lequel il ne se reconnaît pas ; comme Camilo Castelo Branco, qui s'est suicidé en 1890, il le trouve par trop provincial et culturellement en retard.

Mais, ce qui le sauve de la folie, de la dépression dont est atteint son personnage, c'est sa capacité à ironiser sur une réalité qui, sans le sourire supérieur, ou le rire déclenché par le grotesque, pourrait faire mal jusqu'au délire ; le pessimisme devient de la sorte moins désespérant. Sans cette aptitude-là, sans ces personnages ridicules, voire grotesques, le Portugal ne serait que le Manoir de l'Ennui, expression que nous empruntons au sarcastique Damião (p. 139-140), autre personnage de *A Capital*.

⁹ Voir à ce sujet le *Dicionário de Eça de Queiroz*/organisé et coordonné par A. Campos Matos, Lisbonne, Caminho, 1988, p. 39-40.